

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Mardi 26 août 2025 • N°5



**VÉRONIQUE BELLEGARDE, MARY ANNE BUTLER, MATTHIEU CRUCIANI,
DOMINIQUE HOLLIER, EMMANUEL NOBLET, ADELAÏDE PRALON,
MALINA PRZEŚŁUGA, TANGUY VIEL, AGNIESZKA ZGIEB**

Il y a longtemps que je ne chantais plus pour personne

Lecture de **Malina Prześluga** (Pologne)

traduit du polonais par Agnieszka Zgieb avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez
dirigée par Véronique Bellegarde

avec Valérie Bauchau, Éric Berger, Céline Milliat-Baumgartner, Julie Pilod

RENOUER À LA MÉLOPÉE : VOIX DE TRAVERSE

Il faudrait savoir écouter ce que disent les silences — ceux qui peuplent nos existences saturées d'images, de certitudes et de résignations. Ceux qui grondent en sourdine derrière la bienséance des conversations convenues, les dialogues qui n'en finissent plus de parler pour ne rien dire.

voudrait traquer l'endroit exact de la colère et où elle prend racine dans le corps — ici, ou là ? Comment savoir ? On sait seulement qu'elle sourd et affleure, qu'elle va bientôt faire craqueler les apparences. La file d'attente d'une billetterie de théâtre où l'on chercherait ce qui pourrait nous surprendre encore

dain emportés à la lisière du mythe. Les personnages abandonnent la scène des hommes et désertent leur vie, fuient vers une forêt archaïque et sans morale. Là, les attend Prastwór Pereplut, la bête étrange, esprit-ancien, avatar d'un monde antérieur à nos normes. Le langage s'y métamorphose : traversé

s'y dresse dès lors volontaire. Prześluga laisse celle-ci bifurquer, prendre les chemins de traverse d'une forêt primordiale pour mieux prendre le large, on ne sait où. Dans les voix fracturées, quelque chose se laisse entendre : l'appel d'une vie autre, ou plutôt d'une autre manière de vivre, rêve d'une échappée belle. Le théâtre ne cherche ici

« La peur est comme une gorgée d'eau fraîche. L'Esprit Ancien Pereplut penche la tête. Ses yeux jaunes, qui brillent dans l'obscurité, disent au monde : le désir. La faim. La nostalgie. La mort. Tout ça est bon parce que c'est ça qu'il veut. »

Ceux surtout qui trahissent une douleur ancienne, un désir inassouvi, un appel qu'on ne sait plus formuler. Dans *Il y a longtemps que je ne chantais plus pour personne*, Malina Prześluga se met à l'écoute de ces silences pour en faire la matière première d'un théâtre fragmentaire et boiteux, comme ses personnages, et à l'image de la vie même, déroutante et radicalement libre quand on trouve les chemins pour la rejoindre. La pièce s'ouvre sur quatre personnages — trois femmes, un homme — figés dans leurs bavardages. On

devient l'allégorie de tout un monde et son impasse — l'instant aussi capable de désigner les faux espoirs et démasquer les illusions. Le langage, cette fiction commune qui fait tenir les corps dans le monde, se détraque. La parole devient à la fois le symptôme de l'effondrement et l'instrument d'une tentative de s'en relever. À force de parler, ils n'échappent plus à ce qu'ils taisaient : la vacuité, la fatigue, la solitude — et ce désir éperdu, encore, de vivre autrement. Alors tout bascule. Nous voici sou-

d'images organiques, il épouse la nature, les flux, les pulsations, jusqu'à se perdre dans la bouche du monstre. Et c'est alors que le théâtre rejoint l'incantation, la fable, la musique — et peut-être la prière. Dans cette brisure spectaculaire et radicale entre le monde de la réalité sociale et celui du mythe, il faudrait pouvoir renoncer à chercher à comprendre — s'abandonner aux instants qui guident l'écriture elle-même en quête de sa liberté, de son affranchissement. L'histoire cède le pas au langage — le chaos de l'écriture

ni à réparer le monde ni à nous consoler de lui appartenir — mais à lui rendre son trouble et à inventer des routes buissonnières. Il transmet moins une fable que sa vibration : celle d'un chant ancien, oublié, et que l'on entend encore *malgré tout*, malgré nous. Chanter pour personne serait la meilleure voie pour trouver l'adresse qui saurait chanter pour chacun.

Entretien avec Malina Prześluga, autrice.

Réalisé par Arnaud Maïsetti



Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur le site de la Mousson d'Été



« Si je devais fuir, où irais-je ? »

Le commencement, le désir d'écrire et le contexte

Deux déclencheurs m'ont menée à ce texte : un hiver sombre en janvier 2023 et une visite au Forum de la Jeune Mise en Scène à Cracovie. J'y ai retrouvé un théâtre animé de l'enthousiasme des débuts, face auquel le théâtre dominant me paraissait fade. J'ai compris qu'il fallait chercher d'autres voies. La question s'est imposée : si je devais fuir, où irais-je ? Le contexte politique eut moins d'importance que dans mes autres pièces, mais l'angoisse liée à la guerre et aux années de PiS renforçait l'impression d'étouffement. Je n'ai rien planifié : j'ai laissé le texte se dérouler, portée par l'intuition. J'écrivais dans un moment de métamorphose, entre désillusions et espoirs, à l'approche de la quarantaine. En même temps, je m'y suis amusée, j'y ai fait la folle, je me suis laissée surprendre, ouverte du début à la fin à toutes les folies qu'il pouvait amener. Il n'y a pas assez de folie à un certain âge, alors qu'à mon sens, elle devrait croître avec les années. Cela nous rendrait plus sains. Peut-être.

Place de ce texte dans un parcours

Dès le début, j'ai senti que ce drame clôturerait une étape de ma vie. Qu'il était le plus « mien », issu des tripes et du cœur, et qu'en même temps j'avais réussi à sortir de la boîte des structures formelles qui me limitaient. J'étais assez sûre de la valeur de ce texte pour ne pas être découragée par le fait qu'il n'ait pas été remarqué dans trois concours de dramaturgie en Pologne. Puis je l'ai envoyé à un seul metteur en scène. Et à un seul directeur de théâtre. J'ai décidé que si eux n'étaient pas intéressés, alors seulement je chercherais quelqu'un d'autre. Mais ils l'ont été, et le texte a eu sa première en novembre 2024 au Teatr Nowy de Poznań, dans une mise en scène de Piotr Ratajczak. En parallèle, il a finalement été publié par la revue *Dialog*, j'ai eu tout du long une certitude étrange, inédite jusque-là, que cela se passerait exactement ainsi.

Mouvements

La première partie est une caricature du quotidien, et dans la seconde partie, la langue est devenue protagoniste,

avec Prastrów Pereplut, être de langage paradoxal puisqu'il incarne la fuite hors de la culture, mais s'exprime par elle. J'ai écrit sans décisions réfléchies : je parlais par la voix des personnages, nourris d'improvisations. Si la seconde bascule dans l'absurde, c'est que je crois qu'il vaut mieux dire les choses tristes sur un ton joyeux : le sens arrive plus tard, mais plus profondément.

Choix formels

Je n'élabore pas consciemment le rythme : je l'entends dans les voix des personnages, et la découpe des phrases sert de guide de jeu. Dans la seconde partie, l'imagination visuelle a pris le dessus : visions de forêt primitive, de jungle post-apocalyptique, où la nature reprend tout. Le proverbe polonais dit : « Quand nous n'étions pas là, il y avait la forêt ; quand nous ne serons plus là, il y aura la

forêt. » Pereplut, divinité slave oubliée, incarne cette force. Les métaphores corporelles sont venues naturellement : la fuite et la liberté passent par le corps, perçu à la fois comme prison et comme outil de libération.

Enjeux et ouvertures

La pièce peut être lue comme une tentative de libération d'un enfermement, même si je ne sais pas si mes personnages y parviennent. Tout ce qui nous définit – langue, culture, argent, religion – nous enchaîne aussi.

Mes personnages choisissent la folie, mais restent humains. La colère, omniprésente, est une force vitale : elle pousse à agir, parfois à unir, au prix de destructions mais aussi de changements. Reste la question : que peut le théâtre ? J'y cherche des émotions simples et sincères, que je trouve davantage dans la littérature, le cinéma ou le théâtre pour enfants que dans le théâtre adulte, trop cérébral ou distant. Autrefois, il influait sur la réalité ; aujourd'hui il semble avoir perdu ce pouvoir, noyé dans la masse culturelle. La forêt de Pereplut est peut-être le rêve d'un lieu hors de l'humain, ou la nostalgie d'une communauté universelle au-delà de l'ego. Enfin, si je devais formuler un vœu : que le spectateur reparte avec quelque chose qui le soutienne.

ESPACE IMPLACABLE D'UNE VILLE VENGERESE

Le début de la pièce est un paysage, peint par les deux personnages, une mère et sa fille. La palette est vaste au départ, puis impose progressivement un bleu dangereux. Il s'infiltré à travers la langue, on le respire partout. Dot serait une Bovary dans le Bush, mais une Emma moderne, sans Charles : elle a de nombreux amants et fait le récit de ses aventures sexuelles sans lendemain qui permettent de défier l'ennui quotidien. Mais très vite, l'annonce d'un cancer incurable bouleverse le bonheur inventé chaque soir au gré des rencontres. Le bleu s'est répandu, la voix de Dot change, la colère progresse.

La pièce met à l'honneur l'espace implacable d'une ville vengeresse. Elle n'existe que pour mieux mourir à l'instar de ceux qui la peuplent. Son éviscération n'est pas sans conséquences. Mais c'est bien l'action humaine qui est, à son tour, auscultée, évaluée et dépecée. Nous voici dans le grand bleu insoutenable, la misère d'une ville minière. Plongeant dans les mines d'amiante bleue, on y découvre ceux qui y travaillent et ce qu'ils subissent, ceux qui sont de passage pour des contrôles illusoires, ceux qui suffoquent, tous condamnés à court ou moyen terme. En plus de la couleur, le texte impose sa propre respiration.

Plongeant dans les mines d'amiante bleue, on y découvre ceux qui y travaillent et ce qu'ils subissent, ceux qui sont de passage pour des contrôles illusoires, ceux qui suffoquent, tous condamnés à court ou moyen terme.

Pourtant tout n'est pas sombre et cette ville a été pour Dot une occasion de bonheur auquel il lui est difficile de renoncer. Mary Anne Butler donne à voir un condensé de vie, avec ses moments heureux qui forgent une douce nostalgie. Le jeu sur les temporalités qui s'entremêlent favorise une vision par strates, couches successives de vie, oscillant entre amour et désespérance. Les rencontres permettent de nouvelles inspirations. L'onomastique est redoutablement efficace : la mère Dot est un point, annonçant probablement sa propre finalité et la fille Pearl est un trésor dont la mère souhaite prendre le plus grand soin.

La relation mère-fille permet de faire vivre et peut-être mieux comprendre l'ensemble de cette cité minière surexploitée, de décrire un carnage. Mais c'est aussi l'amour qui les relie qui donne la tendresse nécessaire pour supporter l'insupportable. La fierté de la mère se dresse contre la cruauté am(b)iante. L'humour de Dot vient panser les blessures et donne à la maladie une autre teinte, celle de la vie vécue pleinement. À plusieurs reprises, cette mère clame son amour, son désir de protection de sa fille Pearl. Elle exprime aussi sa fierté de celle qui représente le souffle de l'espoir et le vent d'une révolte possible. Même si c'est ainsi tout un système qui est dénoncé, le récit passe par la langue des deux femmes, poison instillé avec une douceur dont on se méfie sans cesse. Elles portent le récit, avec leur regard empli d'une poésie qui n'est pas là pour enjoliver. Seulement supporter la cruauté du monde, un souffle épique inattendu sur nos braises intérieures.

Laëtitia Guichenu

SARA. — La pièce dure
combien de temps ?

PAULINA. — Oh la la.

SARA. — Au théâtre, ça dure et ça dure.

PAULINA. — Et on ne sait même pas
pourquoi c'est si long.

Mon regretté mari avait l'habitude
de dire que... chaque mot d'une pièce
devait être comme une pomme juteuse
qui roule sur une assiette. Il était
technicien plateau. Il disait d'autres
choses aussi, et beaucoup plus souvent,
parce que celle de la pomme il ne l'a dite
qu'une fois, sauf qu'il ne s'agissait pas
exactement d'une pomme juteuse, mais
d'un truc en rapport avec le plancher,
et au lieu de dire « sur l'assiette »,
il a dit... un truc du genre...
« connard de tournevis ».

**IL Y A LONGTEMPS QUE JE NE CHANTAIS
PLUS POUR PERSONNE
DE MALINA PRZEŚLUGA (POLOGNE)**

TRADUCTION AGNIESZKA ZGIEB

MOUSSON D'ÉTÉ 2025

Entretien avec Dominique Hollier et Adelaïde Pralon, traductrices

Réalisé par Laëtitia Guichenu



Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur le site de la Mousson d'Été



« J'aurais volontiers tout traduit mais nous sommes très partageurs. »

Dominique Hollier : Nous avons découvert M. A. Butler à l'occasion d'un partenariat entre la MAV et l'ambassade d'Australie, qui voulait un focus sur le théâtre australien lors d'un festival appelé *Australia Now*. Nous, comité anglais de la MAV, devions traduire six pièces contemporaines australiennes. C'est en explorant ce répertoire que nous avons découvert M. A. Butler, dont la pièce *Broken* a été traduite pour cette occasion par Sophie Magnaud et Keziah Serreau.

Adelaïde Pralon : Cela dit, notre prospection de textes pour la saison australienne en France nous a permis de découvrir plusieurs auteur·ices que nous ne connaissions pas. Nous sommes toujours à la recherche de nouvelles écritures et certains partenariats comme celui-ci nous donnent l'occasion d'élargir nos horizons. Cette année, par exemple, nous avons lu beaucoup de textes auteur·ices. Les états-unien·es alors que nous avons lu peu de pièces de cette région du monde au cours des dernières années.

D. H. Toutes les pièces de cette autrice – *Broken*, *Wittenoom*, *Highway of lost hearts...* ont été fortement plébiscitées par les traducteur·ices du comité anglais de la MAV. Pour ma part, j'aurais volontiers tout traduit mais nous sommes très partageurs et équitables, et nous nous sommes réparti les textes selon nos préférences et affinités, et chaque pièce a été confiée à un binôme, pour contenter le plus de monde possible, d'autant que l'écriture spécifique de l'autrice présente suffisamment de difficultés pour donner du grain à moudre à deux traductrices. De plus, Adelaïde et moi aimons beaucoup traduire ensemble, et nous cherchions depuis un moment un texte à traduire à deux. Coup de cœur com-



mun pour ce texte, et voilà. Ce texte, comme vous l'avez constaté, est écrit dans des langues très travaillées, subtiles, qui demandent un travail de traduction assez délicat, et cela justifiait pleinement de se mettre à deux pour trouver le moyen de les restituer en français.

A.P. On retrouve dans toutes les pièces de Mary

Anne cette écriture rythmée, ciselée, elliptique. J'ai personnellement eu un coup de cœur pour *Wittenoom* en particulier parce que, c'est, selon moi, la plus lumineuse. Elle dresse le portrait de deux femmes pleines de vie, d'espoir, d'énergie, malgré le contexte difficile et la catastrophe sanitaire décrite dans la pièce. La mère et la fille se soutiennent, se portent à travers les années et la maladie, donc malgré un sujet très sombre, la pièce n'est jamais défaitiste.

D. H. Ici le rythme, la poésie minimaliste, les sonorités, l'alternance de registres très différents mais qui néanmoins se répondent avec cohérence et dans un ensemble harmonieux, tout cela a présenté pas mal de défis !

A.P. Un sujet qui est souvent revenu était l'oralité du texte, parce que la langue de Mary Anne est très écrite, mais elle reste concrète, parlée, charnelle. Les deux femmes sont ancrées dans le sol, dans leur quotidien, ce ne sont pas des intellectuelles. Nous avons sans cesse cherché le juste équilibre des sons, du rythme et des images convoquées par l'écriture de Mary Anne en évitant de tomber dans un lyrisme qui n'est pas du tout dans le texte original. C'est toute la force de cette écriture : sublimer le réel tout en convoquant des êtres et un décor qui vibrent, qui respirent, qui vivent.



Être acteur, pour moi, c'est d'abord se mettre au service de l'écriture.

Chaque auteur possède une énergie propre, singulière, et tout notre travail consiste à essayer de la recevoir, la ressentir, et la faire passer. Ce n'est jamais immédiat, jamais facile : certains textes paraissent limpides à la lecture et s'assèchent une fois travaillés ; d'autres semblent obscurs et se révèlent peu à peu. Je pense à *Insoutenable longues étreintes* de Viripaëv. Au début, je n'y arrivais pas, j'étais persuadé de ne pas être le bon acteur pour ce texte. Et puis, à force d'y revenir, quelque chose s'est ouvert. C'est ça, le chemin de l'acteur : découvrir l'énergie de la naissance de l'écriture et tenter de s'y accorder. Cela demande du temps, de l'écoute et surtout de l'humilité. L'acteur a sa propre énergie, bien sûr, mais il doit mettre son ego de côté. Je n'ai jamais été intéressé par ceux qui, quel que soit le texte, rejouent toujours la même partition. Le métier, tel que je le conçois, n'est pas de se montrer, mais de se laisser traverser. Chercher, pour chaque auteur, l'énergie singulière de son écriture : voilà ce qui m'anime.

À la Mousson, cette exigence est centrale. Le temps y est resserré, on n'a pas le luxe de se perdre dans des hésitations ou de s'observer. Dès la première lecture à voix haute, le sens se déplace, s'éclaire, assez mystérieusement d'ailleurs. Alors il faut faire confiance : aux intuitions, aux partenaires, aux metteurs en es-

CHERCHER, POUR CHAQUE AUTEUR, L'ÉNERGIE SINGULIÈRE DE SON ÉCRITURE

Bords de Moselle.

16h16.

*Sébastien sort de la sieste -
on s'assoit à l'ombre des Tilleuls.
Je lance l'enregistrement.*



Entretien Sébastien Éveno • Carte Blanche...
hier

0:00 -16:48



pace, qui souvent voient plus clair que nous. Je le répète souvent aux jeunes acteurs : peu importe ce que vous ressentez. Ce qui compte, c'est ce que le spectateur reçoit. On peut ne rien éprouver et pourtant transmettre une émotion forte. L'essentiel est là.

Dans ces conditions, l'ego de l'acteur n'a pas sa place. Pas le temps de s'autojuger, pas le temps de chercher à être plus drôle, plus efficace que l'autre. Il faut simplement essayer, se lancer, prendre une piste et voir ce qui se passe. C'est pour cela que j'ai aimé la Mousson dès ma première venue ici : on n'a pas le temps des mauvaises questions. On travaille dans l'urgence, et c'est cette urgence qui fait naître l'essentiel.

De ce point de vue, la Mousson est une école. Les jeunes acteurs qui arrivent veulent souvent « montrer » quelque chose d'eux-mêmes. Mais ils découvrent vite que ce n'est pas le lieu pour ça. Ici, on apprend la détente, la mise en retrait, le service du texte. C'est une leçon précieuse : on ne prouve rien, on cherche, on s'abandonne à l'écriture.

Chaque fin d'été, pour moi, la Mousson est comme un lancement en douceur. Elle ouvre la saison, remet le travail au bon endroit, d'équerre. Ce n'est pas un temps de vacances, mais une manière joyeuse d'entrer dans une année toujours chargée. Et puis, il y a la camaraderie entre acteurs, les rencontres avec les metteurs en scène, une légèreté qui contraste avec le poids des créations. On se retrouve, on s'écoute, on partage dans une simplicité qui est devenue rare.

De ces années à la Mousson, je retiens la rencontre avec deux auteurs - que j'ai eu la chance de rencontrer et dont j'ai pu créer les spectacles après une lecture ici : Magne van den Berg et Fredrik Brattberg. Que les lectures deviennent des spectacles, qu'elles aient une autre vie. Ce sont les plus belles choses qui puissent arriver ici. Plein d'auteurs sont nés à la Mousson, et découvrir leur textes ici avant qu'ils deviennent des spectacles, c'est ce qu'il y a de plus beau.



échos & conversations**#1. Un écran plus large pour nos imaginaires**

Chaque année, Radio France vient à la Mousson. Cette étroite collaboration offre ainsi à nos oreilles (mais pas seulement...) une lecture radiophonique, plaisir fascinant. Hier, Jean-Pierre Ryngaert a invité le temps d'un échange passionnant Laurence Courtois à jouer les prolongations pour présenter son travail de réalisatrice. L'occasion de préciser la différence entre une simple mise en ondes et son travail de *lecture radiophonique* lui donnant la responsabilité de la direction des comédiens-es. L'occasion surtout de souligner qu'une lecture radiophonique permet d'entendre le texte puissamment, et le donne à voir autrement, écran plus large pour notre imaginaire. Il y a d'ailleurs beaucoup de choses à voir sur scène, et le texte se double aussi du spectacle qu'est le bruitage. Un spectateur de lecture radiophonique assiste donc toujours à une savoureuse représentation de la représentation. Le texte de Sergio Blanco qui offrait déjà cette dimension par son écriture mais originellement par un jeu de caméras, a été retravaillé pour l'occasion. Laurence Courtois a en effet, en bonne intelligence avec l'auteur, doublé le texte d'une dimension radiophonique, mettant en scène la création sonore de celui-ci. Pour les curieux, les deux versions du texte sont à disposition au Bar des Écritures. Le public a ainsi été plongé au cœur du processus de la création sans trop savoir quand la représentation commençait. Les retours au réel de la représentation jouant avec l'intimité de la confidence et la force de la fiction, ont donné au texte une force renouvelée. Nous étions nombreux à en sortir bouleversés par l'intelligence et la finesse ainsi offertes. Vivement le mois d'octobre pour en entendre la version finale sur France Culture !

LG

#2. Advance Australia Fair

Cap sur l'Australie. Escale en Bords de Moselle : une Conversation menée par Jean-Pierre Ryngaert avec Mary Anne Butler autour de *Wittenoom* — là où l'intime se cogne au désastre écologique, mémoire et catastrophe en prise directe. À ses côtés, Dominique Hollier et Adélaïde Pralon : déplier un théâtre qui se heurte à ses fractures — blessures coloniales, voix aborigènes, paysages extrêmes, urgence écologique. Lyrisme et réalisme, fragilité et puissance. S'agissant de fragilité et de puissance : cette année, aura aussi résonné *La Splendeur* d'Angus Cerini, une autre écriture australienne, langue éclatée, fragmentaire et coupante. Deux pièces, deux regards. Une traversée : embarquer vers ce continent où le théâtre s'écrit au bord des gouffres, dans le vertige du territoire et de l'Histoire.

AM

#3. Intimes Convictions

Un homme face à son juge. Un crime qui dit plus qu'il n'avoue. Dans *Article 353 du Code pénal*, d'après le roman magistral de Tanguy Viel, Emmanuel Noblet invente pour la scène un espace de parole où le récit devient l'acte théâtral de la comparution et où la confession éclaire autant qu'elle trouble. Avec Vincent Garanger et Emmanuel Noblet, deux voix pour une même fracture, le spectacle interroge ce que juger veut dire et ce que raconter rend possible. En « hors les murs », à Pont-à-Mousson : le théâtre comme déplacement — du roman à la scène, de l'Abbaye à l'espace socioculturel de Montrichard —, et comme mise en demeure : au spectateur d'écouter, de répondre et prendre acte — non pas seulement d'un homme, mais de chacun devant l'époque.

AM

#4. Une pastille qui pétille

Chaque jour, dans le tumulte doux du festival, Louise Klipfel tend son mien coiffé de mousse jaune. De cette mousse jaillissent éclats de voix et confidences de couloir, quelques nines volés, des pensées à vif, et le bruit du gnavien piétiné. Ainsi s'inventent les pastilles sonores Mousse Sons — pour dîner la Mousson en sons. Une Mousson parallèle et inténieune se confie, bnuissante et fugitive. Le QR code en bas de cette page vous y conduit chaque jour.



La Balaguère

billet

Paëlla!

Tricatel



Chers ami.es-lecteur.ices de la Mousson, aujourd'hui, vous n'y échapperez pas...

La *paëlla* a fait tout basculer hier soir, il faut bien le reconnaître. La ratatouille dont la recette a été transmise par Jean-Pierre l'année dernière est détrônée. La nourriture est occasion de faire culture commune et partage, voilà une des réussites du festival. Il faut bien admettre que nos discussions sont de plus en plus colonisées par les commentaires culinaires. Et même notre réception des textes en est perturbée... Les pâtes lyophilisées du papa du petit nazi Œil de Morue ne faisaient pas rêver il y a peu. Les « nouilles » australiennes de la *La Splendeur* étaient presque plus alléchantes. Avec le temps, nous devenons moins difficiles. Les mots gagnent en saveurs et mettent en appétit... Malgré de notables améliorations dans la diversité de ce qui est proposé pendant nos repas : les salades, les entrées, les fruits, et la présence réjouissante de fromages dès le matin, il demeure des moments où manger est un défi. Comme chaque année, « l'omelette » en réalité un compressé de poudre réhydratée digne de *Tricatel*, n'est pas sans susciter effroi et soupirs. Alors cette *paëlla* salvatrice peut déjà devenir notre leitmotiv pour surmonter les prochaines épreuves. Pour vous aider à remercier la gentille dame lorsqu'elle vous tend votre assiette avec un « Bonne dégustation ! » qui ne semble même pas ironique, regardez avec confiance votre assiette et dites : « *paëlla* ! ».

LG

14H30 - LECTURE - IL Y A LONGTEMPS QUE JE NE CHANTAIS PLUS POUR PERSONNE

LIEU : AMPHITHÉÂTRE

de *Malina Przegluga* (Pologne)

traduit du polonais par Agnieszka Zgieb avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez,
dirigée par Véronique Bellegarde, avec Valérie Bauchau, Éric Berger,
Céline Milliat-Baumgartner, Julie Pilod

16H30 - CONVERSATION

LIEU : BORDS DE MOSELLE

Rencontre avec Mary Anne Butler autour de Wittenoom et aperçus
du théâtre australien,
en compagnie de Dominique Hollier et Adélaïde Pralon, traductrices.

18H - LECTURE - WITTENOOM

LIEU : GYMNASÉ

de *Mary Anne Butler* (Australie)

traduit de l'anglais par Dominique Hollier et Adélaïde Pralon, avec le soutien
de la Maison Antoine-Vitez
dirigée par Matthieu Cruciani, avec Astrid Bayiha et Flore Lefebvre des Noëttes

21H - SPECTACLE HORS-LES-MURS - ARTICLE 353 DU CODE PÉNAL

à l'Espace socioculturel Montrichard de Pont-à-Mousson

Texte de *Tanguy Viel*

Mise en scène Emmanuel Noblet, avec Vincent Garanger et Emmanuel Noblet

DJ SET DE PHILIPPHIL FURY

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE-ET-MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Blénod

Blénod

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

DAAC

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

FRANCE CULTURE

INSTITUTO
ITALIANO
DI CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITTÉRATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

« mav »

jeune
théâtre

studio
esca

COPIÉ

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CON NANCY-LORRAINE

JEAN L'HÔTE

Salon de
lecture à
Nancy

Télérama

France
culture